

SE LIBÉRER POUR AGIR : DESIR, DESTIN ET PUISSANCE D'AGIR A LA LUMIERE DU STOÏCISME AURELIEN

Seydou TRAORÉ

Doctorant,
Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d'Ivoire)
seydouone05@gmail.com

Résumé

Cet article explore la pertinence du stoïcisme aurélien comme fondement éthique de l'action humaine contemporaine, en articulant trois moments philosophiques fondamentaux : la discipline du désir, l'acceptation active du destin et la puissance d'agir. En s'appuyant principalement sur les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle, il montre que la liberté intérieure loin d'être une posture de repli constitue la condition première d'une action juste, durable et émancipatrice. Cette réflexion présente une portée utilitaire directe : elle offre aux individus, aux organisations et aux sociétés africaines en quête d'émancipation un cadre philosophique rigoureux pour dépasser les logiques de victimisation et retrouver une puissance d'agir authentique.

Mots-clés : *Stoïcisme, désir, destin, puissance d'agir, liberté intérieure, émancipation, éthique de l'action.*

Abstract

This article explores the relevance of Aurelian Stoicism as an ethical foundation for contemporary human action, articulating three fundamental philosophical moments: the discipline of desire, the active acceptance of fate, and the power to act. Drawing primarily on Marcus Aurelius' Meditations, it demonstrates that inner freedom far from being a stance of withdrawal is the primary condition for just, sustainable, and emancipatory action. This reflection has direct utilitarian

value: it offers individuals, organizations, and African societies seeking emancipation a rigorous philosophical framework for overcoming victimization and reclaiming authentic agency.

Keywords : Stoicism, desire, fate, power to act, inner freedom, emancipation, ethics of action.

Introduction

La question de la liberté humaine se pose aujourd'hui avec une acuité particulière. Dans un monde saturé d'injonctions à la performance, traversé par des crises politiques, économiques et identitaires profondes, l'individu se trouve souvent réduit à une alternative stérile : la toute-puissance illusoire ou la résignation impuissante. C'est précisément dans cet espace de tension que la philosophie stoïcienne, et plus singulièrement la pensée de Marc Aurèle, mérite d'être réexaminée avec rigueur. Non comme une curiosité historique, mais comme une ressource vivante pour penser l'action juste dans un monde qui résiste.

Le choix de ce sujet n'est pas fortuit. Il répond à un double constat. D'une part, on observe, dans les sociétés contemporaines et tout particulièrement en Afrique, une tendance croissante à définir l'identité et l'action collectives à partir de ce que l'on a subi plutôt que de ce que l'on est capable d'accomplir. Cette posture victimaire, si elle repose souvent sur une reconnaissance légitime d'injustices historiques réelles, finit par paralyser l'élan vers l'avenir. D'autre part, le champ philosophique occidental lui-même offre, avec le stoïcisme aurélien, une réponse remarquablement sophistiquée à cette impasse : non pas le

déni de la souffrance, mais sa transformation en ressource d'action.

Marc Aurèle incarne mieux que quiconque cette tension féconde. Né en 121 après Jésus-Christ, adopté par l'empereur Antonin le Pieux dont il hérite le trône en 161, il gouverne un empire en crise permanente guerres aux frontières, épidémies, instabilité politique tout en s'astreignant à une exigence philosophique quotidienne. Ses *Pensées pour moi-même*, rédigées pour lui-même et non pour la postérité, témoignent d'un effort continu pour aligner pensée et action, idéal et réalité. Comme le note Jean-François Pradeau, le stoïcisme constitue « la première forme de rationalisme absolu dans l'histoire de la philosophie occidentale », fondée sur l'idée que le réel est conforme à la raison et que la raison humaine peut y prendre part (PRADEAU Jean-François, 2010. *Philosophie antique*, chapitre VI, PUF, Paris, p. 131.)

La question centrale que nous posons est la suivante : en quoi la philosophie stoïcienne de Marc Aurèle articulant discipline du désir, acceptation active du destin et puissance d'agir constitue-t-elle un cadre éthique rigoureux pour une action libre et émancipatrice ? Cette question engage trois enjeux complémentaires : la nature du désir et les conditions de son éducation philosophique ; la signification de l'acceptation du destin, que nous distinguerons soigneusement de la résignation passive ; et enfin, la manière dont ce travail intérieur ouvre une puissance d'agir authentique dans le monde social et historique.

Pour y répondre, nous procéderons en trois temps. Nous analyserons d'abord la discipline du désir comme condition d'une autonomie affective authentique. Nous examinerons ensuite l'acceptation active du destin comme acte de transformation intérieure, distinct de toute résignation. Nous montrerons enfin comment cette double conquête fonde une puissance d'agir qui dépasse l'individu pour s'ouvrir à la question de l'émancipation collective.

I. La discipline du désir : vers une autonomie affective

1.1. Le désir indiscipliné comme source de servitude

La conséquence pour le désir est immédiate : si je désire ce qui ne dépend pas de moi richesse, reconnaissance, santé, succès, je me condamne à une dépendance structurelle au monde extérieur, par nature imprévisible et instable. Si, en revanche, j'apprends à désirer ce qui dépend de moi la rectitude de mon jugement, la qualité de mon intention, la cohérence entre mes valeurs et mes actes, je deviens libre d'une liberté que rien d'extérieur ne peut m'ôter.

Cette idée constitue le cœur de la réflexion stoïcienne sur la liberté humaine. Les Stoïciens considèrent que la plupart des souffrances dont les êtres humains font l'expérience ne proviennent pas directement des événements eux-mêmes, mais du rapport de dépendance qu'ils entretiennent avec des réalités qui échappent à leur maîtrise. L'homme ordinaire tend spontanément à rechercher son bonheur dans des biens extérieurs : la richesse, la renommée, le pouvoir, la réussite sociale ou encore l'approbation d'autrui. Or, ces biens possèdent une caractéristique commune : ils ne dépendent

jamais entièrement de nous. Ils sont soumis aux circonstances, aux décisions d'autres personnes, aux changements de la société ou aux aléas de l'existence. En fondant son bonheur sur eux, l'individu s'expose inévitablement à l'inquiétude, à la frustration et à la déception.

C'est précisément pour remédier à cette situation que les Stoïciens élaborent la célèbre distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Cette distinction constitue le point de départ de toute leur philosophie pratique. Lombard Jean l'exprime avec une remarquable clarté lorsqu'il écrit : « De toutes les choses qui existent, les unes dépendent de nous, les autres non. Dépendent de nous : jugement, impulsion, désir, aversion, tout ce qui est notre œuvre. Ne dépendent pas de nous : corps, réputation, charges publiques, tout ce qui n'est pas notre œuvre » (LOMBARD Jean, 2024, *L'Éducation de soi dans la philosophie de Marc Aurèle*, Paris, L'Harmattan, p. 7). Cette affirmation possède une portée considérable. Elle signifie que le véritable domaine de la liberté humaine ne se situe pas dans les événements extérieurs, mais dans la manière dont nous les interprétons et dont nous choisissons d'y répondre. Les circonstances de la vie échappent souvent à notre contrôle. Nous ne choisissons ni notre naissance, ni les accidents qui peuvent survenir, ni les réactions des autres à notre égard. En revanche, nous conservons toujours un pouvoir sur notre jugement. Nous pouvons décider de la manière dont nous évaluons les événements et de l'attitude que nous adoptons face à eux. C'est dans cet espace intérieur que réside, selon les Stoïciens, la véritable liberté.

La discipline du désir consiste dès lors à réorienter nos aspirations vers ce domaine qui dépend effectivement de nous. Il ne s'agit pas de supprimer tout désir, mais de l'éduquer. Le désir n'est pas condamné en lui-même ; il devient problématique lorsqu'il se fixe sur des objets extérieurs dont la possession ou la conservation ne sont jamais garanties. Ainsi, l'individu qui désire avant tout être admiré devient dépendant du regard des autres. Celui qui fait de la réussite professionnelle la condition essentielle de son bonheur se trouve à la merci des échecs, des compétitions ou des crises économiques. Celui qui place toute sa sécurité dans sa santé physique découvre tôt ou tard les limites de son pouvoir face à la maladie, à la souffrance ou au vieillissement.

Dans chacune de ces situations, le sujet abandonne inconsciemment sa liberté. Son état intérieur fluctue au gré des circonstances extérieures. Son bonheur dépend de facteurs qu'il ne maîtrise pas totalement. Les Stoïciens voient dans cette dépendance la forme la plus commune de l'esclavage. Il ne s'agit pas d'un esclavage imposé par une contrainte politique ou sociale, mais d'une servitude intérieure. L'individu est dominé par ses attentes, ses peurs et ses attachements. Il devient prisonnier de ce qu'il désire.

Cette analyse révèle une dimension particulièrement moderne de la pensée stoïcienne. Aujourd'hui encore, de nombreuses formes de souffrance psychologique trouvent leur origine dans une dépendance excessive à l'égard de réalités extérieures. La recherche permanente de validation sociale, amplifiée par les réseaux numériques, illustre

parfaitement ce phénomène. Beaucoup évaluent leur valeur personnelle à partir du regard d'autrui, du nombre de reconnaissances obtenues ou de leur statut social. Une telle attitude les expose à une insatisfaction chronique, car le jugement des autres demeure par définition hors de leur contrôle. La réflexion stoïcienne invite alors à déplacer le centre de gravité de l'existence vers ce qui dépend réellement de nous : nos choix, nos valeurs et notre conduite.

Cette réorientation du désir exige toutefois un véritable travail sur soi. Les Stoïciens ne considèrent pas que la liberté intérieure soit un état naturel. Elle doit être conquise par l'exercice et l'entraînement. Chaque situation de la vie quotidienne devient l'occasion de mettre à l'épreuve notre capacité de discernement. Face à un échec, nous pouvons nous demander si ce qui nous affecte relève véritablement de notre pouvoir. Face à une réussite, nous pouvons apprendre à l'accueillir sans nous y attacher excessivement. Progressivement, cette pratique développe une forme de stabilité intérieure qui ne dépend plus des fluctuations du monde extérieur.

Cette stabilité ne signifie pas l'indifférence ou l'insensibilité. Contrairement à une idée répandue, le sage stoïcien n'est pas un être froid ou détaché de toute émotion. Il éprouve des joies, des peines, des préférences et des affections. Cependant, il refuse de laisser ces expériences déterminer entièrement son bonheur. Il apprécie les biens extérieurs lorsqu'ils sont présents, mais il demeure conscient de leur caractère fragile et provisoire. Son

équilibre intérieur repose sur quelque chose de plus solide : la qualité de son jugement et la cohérence de sa conduite.

La discipline du désir conduit ainsi à ce que l'on peut appeler une autonomie affective. L'individu autonome n'est pas celui qui vit isoler des autres ou qui refuse toute dépendance relationnelle. Il est celui qui ne remet pas son bonheur entre les mains de circonstances qu'il ne contrôle pas. Son bien-être dépend principalement de son rapport à lui-même et de sa fidélité à ses principes. Cette autonomie lui permet de traverser les difficultés avec davantage de sérénité. Les événements extérieurs continuent de l'affecter, mais ils ne détruisent plus son équilibre intérieur.

Dans cette perspective, la liberté stoïcienne apparaît comme une conquête intérieure plutôt que comme un pouvoir sur le monde. Être libre ne signifie pas obtenir tout ce que l'on désire, mais apprendre à désirer ce qui dépend réellement de nous. Cette conception renverse profondément les représentations ordinaires de la réussite et du bonheur. Là où la société valorise souvent l'accumulation de biens, de pouvoir ou de prestige, le stoïcisme met l'accent sur la maîtrise de soi. La véritable richesse n'est pas ce que l'on possède, mais la capacité de demeurer en accord avec la raison. La véritable puissance n'est pas le contrôle des autres, mais le gouvernement de soi-même.

Ainsi, la discipline du désir constitue l'un des fondements essentiels de l'éthique stoïcienne. En distinguant rigoureusement ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas, elle offre un chemin vers la liberté intérieure et la paix

de l'âme. La citation d'Épictète résume admirablement cette orientation philosophique : l'être humain ne peut maîtriser le cours des événements, mais il peut toujours travailler sur son jugement, ses désirs et ses choix. C'est dans cet espace intérieur, inaccessible aux caprices de la fortune, que se construit l'autonomie véritable. Dès lors, la sagesse stoïcienne apparaît comme une école de liberté qui apprend à l'individu à ne plus être l'esclave de ses désirs désordonnés, mais à devenir le maître de lui-même.

1.2. Le détachement stoïcien : présence au monde, non fuite du monde

La notion de détachement occupe une place centrale dans la pensée stoïcienne, mais elle est également l'une des plus fréquemment déformées. Dans le langage courant, le détachement évoque souvent le désintérêt, l'indifférence ou encore une forme de retrait du monde. Une telle interprétation est pourtant étrangère à l'esprit du stoïcisme. Les Stoïciens ne cherchent ni à abolir l'engagement humain ni à encourager une existence coupée des réalités concrètes. Leur objectif est plutôt de permettre à l'individu d'agir pleinement dans le monde sans devenir prisonnier des résultats de son action.

Cette perspective a été particulièrement mise en lumière par Pierre Hadot à travers son analyse de la notion d'« action avec réserve » (hupexhairesis). Comme le rappelle Frédéric Lenoir, cette attitude consiste à « s'engager pleinement dans l'action tout en maintenant une liberté intérieure à l'égard de son résultat » (LENOIR Frédéric, 2024, *Le Rêve de Marc Aurèle*, Flammarion, Paris, p. 9-10). L'individu agit

donc avec détermination et sérieux, mais il ajoute intérieurement une clause essentielle : « à moins qu'un obstacle extérieur ne s'y oppose ». Cette formule résume admirablement la sagesse pratique du stoïcisme.

Loin d'exprimer une résignation passive, cette réserve manifeste une compréhension lucide de la condition humaine. Toute action s'inscrit dans un réseau complexe de causes qui dépasse largement la volonté individuelle. Même lorsque l'intention est juste et l'effort sincère, le succès ne dépend jamais exclusivement de celui qui agit. Les circonstances, les décisions d'autrui, les contraintes matérielles ou les événements imprévus peuvent modifier ou empêcher la réalisation du projet envisagé. Refuser cette réalité conduit souvent à la frustration et à la colère. L'accepter permet au contraire de préserver sa liberté intérieure.

Le détachement stoïcien repose donc sur une distinction fondamentale entre l'action et son résultat. L'individu est responsable de la qualité de son engagement, mais non de l'ensemble des conséquences qui en découlent. Cette idée apparaît avec force chez Hadot Pierre lorsqu'il affirme qu'il faut « ne rapporter ses actions à aucune autre fin que le bien commun » (HADOT Pierre, 1992, *La Citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Fayard, Paris, p. 199). Cette citation montre que l'action juste trouve sa valeur dans son intention morale et dans sa contribution à la communauté humaine, non dans les bénéfices personnels qu'elle procure.

Ainsi compris, le détachement ne signifie pas une diminution de l'engagement mais, au contraire, sa purification. Celui qui agit uniquement pour obtenir un résultat déterminé risque d'abandonner son effort lorsque les circonstances deviennent défavorables. À l'inverse, celui qui agit par devoir ou par souci du bien commun demeure fidèle à ses principes même lorsque le succès semble incertain. Son énergie ne dépend plus de la récompense attendue mais de la conviction que son action possède une valeur intrinsèque.

Cette attitude est particulièrement visible dans les écrits personnels de Marc Aurèle. Les *Pensées* ne présentent pas le portrait d'un sage parfaitement accompli. Elles témoignent plutôt d'un effort quotidien pour maintenir un équilibre intérieur face aux responsabilités du pouvoir, aux conflits politiques et aux difficultés personnelles. Chaque page révèle un homme engagé dans une lutte constante contre ses propres faiblesses, ses impatiences et ses inquiétudes. C'est précisément cette dimension pratique qui confère à son œuvre une portée universelle.

Le détachement stoïcien apparaît alors comme une discipline de la présence. Il ne consiste pas à fuir le monde mais à l'habiter avec davantage de lucidité. L'individu accepte les réalités telles qu'elles se présentent sans pour autant renoncer à les transformer lorsque cela est possible. Il participe pleinement à la vie sociale, politique et familiale tout en refusant d'attacher son bonheur à des éléments qui échappent à son contrôle. Cette posture lui permet d'agir avec davantage de sérénité, de persévérance et d'efficacité.

L'autonomie affective qui découle de cette pratique n'est jamais définitivement acquise. Elle exige un travail constant sur soi-même. Les Stoïciens désignent ce travail par le terme d'*askêsis*, qui renvoie à un ensemble d'exercices destinés à former le jugement. L'examen de conscience, l'attention portée aux représentations et la méditation quotidienne permettent progressivement de corriger les réactions impulsives et d'adopter une vision plus rationnelle des événements. La liberté intérieure apparaît ainsi non comme un état naturel mais comme le fruit d'une éducation permanente de soi.

Le détachement stoïcien peut dès lors être compris comme une forme supérieure de présence au monde. Il ne retire rien à l'intensité de l'existence humaine ; il la rend simplement moins dépendante des circonstances extérieures. En apprenant à distinguer ce qui dépend de lui de ce qui lui échappe, l'individu devient capable de participer pleinement à la vie tout en conservant son équilibre intérieur. Cette capacité constitue l'une des expressions les plus abouties de la sagesse stoïcienne.

1.3. Portée utilitaire : la discipline du désir comme compétence existentielle

Si la discipline du désir trouve son origine dans la philosophie antique, sa pertinence dépasse largement le cadre historique dans lequel elle a été élaborée. Les transformations du monde contemporain lui confèrent même une actualité remarquable. Les individus vivent aujourd'hui dans un environnement caractérisé par la multiplication des sollicitations, l'accélération des rythmes de vie et la

généralisation de la comparaison sociale. Les réseaux numériques, la culture de la performance et les logiques de consommation entretiennent en permanence de nouveaux désirs et de nouvelles insatisfactions. Dans un tel contexte, la capacité à gouverner ses désirs apparaît comme une compétence existentielle essentielle.

La société contemporaine encourage souvent l'idée selon laquelle le bonheur dépend de l'accumulation de biens, de succès ou de reconnaissance. Pourtant, cette logique tend à produire une insatisfaction chronique. Chaque objectif atteint laisse rapidement place à un nouveau désir. L'individu se retrouve engagé dans une quête sans fin qui alimente davantage son agitation que son épanouissement. La réflexion stoïcienne propose une alternative à cette dynamique. Elle invite à déplacer l'attention de ce qui est extérieur vers ce qui relève de notre propre pouvoir d'action.

La dichotomie du contrôle constitue à cet égard un outil particulièrement pertinent. Elle permet de distinguer les aspects de la réalité sur lesquels il est possible d'agir de ceux qui demeurent indépendants de notre volonté. Cette distinction offre un cadre de réflexion applicable à de nombreux domaines de l'existence. Dans le monde professionnel, elle aide à concentrer ses efforts sur la qualité du travail plutôt que sur des résultats incertains. Dans les relations humaines, elle rappelle que l'on peut maîtriser son comportement mais non les réactions d'autrui. Dans les périodes de crise, elle permet de préserver son énergie en évitant de lutter contre l'inévitable.

Pour les responsables d'entreprise, les enseignants, les décideurs publics ou les citoyens engagés, cette approche possède une valeur pratique considérable. Elle favorise une action plus lucide et plus durable. L'individu cesse de gaspiller ses ressources psychologiques dans des préoccupations stériles pour les investir dans ce qu'il peut effectivement transformer. Cette réorientation renforce à la fois l'efficacité de l'action et la stabilité émotionnelle.

Marc Aurèle exprime admirablement cette idée lorsqu'il écrit : « Tu as pouvoir sur ton opinion, sur le mouvement de ton âme, sur la valeur que tu accordes aux choses » (MARC AURÈLE, 2024, *Écrits pour moi-même*, XII, 20, 2, p. 186). Cette citation rappelle que notre expérience du monde dépend largement des jugements que nous portons sur lui. Les événements extérieurs possèdent certes une réalité objective, mais leur impact psychologique est profondément influencé par l'interprétation que nous en faisons.

Cette conception rejoint de nombreuses approches contemporaines du développement personnel et de la psychologie. Les travaux sur la résilience, la régulation émotionnelle ou la thérapie cognitive mettent également l'accent sur le rôle des représentations mentales dans la gestion des difficultés. Sans nier les différences théoriques, il est remarquable de constater que plusieurs intuitions stoïciennes trouvent aujourd'hui des confirmations dans les sciences humaines modernes.

La discipline du désir apparaît ainsi comme une véritable compétence existentielle. Elle permet à l'individu de

développer son autonomie, sa capacité d'adaptation et sa stabilité émotionnelle. Plus qu'une doctrine philosophique, elle constitue une méthode pratique pour faire face aux incertitudes de l'existence. En apprenant à concentrer son attention sur ce qui dépend réellement de lui, l'être humain acquiert une forme de liberté qui demeure accessible quelles que soient les circonstances extérieures. C'est précisément cette capacité qui explique la permanence et l'actualité de l'héritage stoïcien.

II. L'acceptation active du destin : transformation, non résignation

2.1. La notion stoïcienne de destin (heimarménè) : ordre rationnel, non fatalité aveugle

La notion de destin (heimarménè) constitue l'un des fondements de la cosmologie et de l'éthique stoïcienne. Pourtant, elle est également l'un des concepts les plus souvent mal interprétés. Dans le langage courant, le destin est généralement associé à une force obscure qui imposerait aux individus des événements inéluctables contre lesquelles toutes résistances seraient vaine. Une telle représentation évoque la fatalité, c'est-à-dire la soumission passive à un ordre arbitraire et incompréhensible. Or, la conception stoïcienne du destin est profondément différente. Pour les Stoïciens, le destin ne désigne pas une puissance aveugle gouvernant le monde de manière capricieuse, mais l'ordre rationnel qui structure l'ensemble du cosmos.

Cette idée s'inscrit dans une vision globale de la nature. Les Stoïciens considèrent l'univers comme un tout cohérent,

organisé selon le Logos, principe rationnel qui traverse et ordonne toutes choses. Rien n'arrive sans cause ; aucun événement n'est isolé du reste du réel. Chaque phénomène s'inscrit dans une chaîne causale universelle reliant l'ensemble des êtres et des événements. Le destin correspond précisément à cette trame rationnelle qui relie tout ce qui existe.

Cette perspective repose sur une confiance fondamentale dans l'intelligibilité du monde. L'univers n'est pas conçu comme un chaos dépourvu de sens, mais comme un ordre dont la raison humaine peut saisir au moins partiellement la logique. En tant qu'être rationnel, l'homme participe lui-même au Logos universel. Cette participation lui permet de comprendre la nécessité qui gouverne les événements et d'ajuster sa volonté à l'ordre du monde. Le destin n'est donc pas un principe extérieur à l'homme ; il est également présent dans sa propre faculté rationnelle.

C'est ici qu'apparaît le paradoxe central de la pensée stoïcienne. Si tout est déterminé par une chaîne de causes antérieures, comment peut-on encore parler de liberté ? À première vue, le déterminisme semble exclure toute autonomie humaine. Si chaque événement est déjà inscrit dans l'ordre universel, l'action individuelle paraît dépourvue de sens. Pourtant, les Stoïciens refusent cette conclusion. Ils considèrent au contraire que la compréhension du déterminisme cosmique constitue la condition même de la liberté intérieure.

Pour comprendre cette position, il faut distinguer deux niveaux de réalité. Le premier concerne les événements extérieurs, qui relèvent de l'enchaînement universel des causes. Le second concerne l'attitude que nous adoptons face à ces événements. Si nous ne pouvons pas toujours modifier ce qui arrive, nous conservons la possibilité de choisir la manière dont nous l'accueillons et dont nous y répondons. La liberté stoïcienne ne consiste donc pas à échapper à la nécessité cosmique, mais à consentir intelligemment à ce qui est.

Cette idée peut sembler paradoxale aux yeux de la pensée moderne, qui associe souvent la liberté à l'absence de contraintes. Pour les Stoïciens, cependant, vouloir que le réel soit différent de ce qu'il est constitué une forme d'aliénation. Celui qui refuse la réalité s'engage dans une lutte permanente contre ce qui ne dépend pas de lui. Il gaspille son énergie dans des résistances stériles et nourrit des frustrations incessantes. En revanche, celui qui comprend les limites de son pouvoir cesse de s'épuiser contre l'inévitable et peut consacrer ses forces à ce qui dépend effectivement de lui.

Cette attitude n'implique aucun renoncement à l'action. Le Stoïcien continue d'agir, de décider et d'assumer ses responsabilités. Mais il agit avec une conscience claire de sa place dans l'ordre universel. Il sait que ses efforts constituent eux-mêmes une partie de la chaîne causale du monde. Son action n'est donc ni inutile ni illusoire ; elle participe au déploiement même du destin. La reconnaissance

de la nécessité cosmique ne supprime pas l'engagement humain, elle lui donne un cadre rationnel.

Cette conception trouve une expression particulièrement éloquente dans les écrits de Marc Aurèle. Tout au long des *Pensées*, l'empereur philosophe rappelle la nécessité d'accepter les événements comme des manifestations de l'ordre naturel. Pour lui, chaque circonstance, même douloureuse, peut devenir une occasion d'exercer la vertu. Ce qui importe n'est pas de contrôler le cours des choses, mais de maintenir la rectitude du jugement face à ce qui arrive. Ainsi, l'ordre du monde cesse d'être perçu comme une menace pour devenir le cadre dans lequel la liberté intérieure peut se déployer.

La notion stoïcienne de destin possède également une dimension éthique essentielle. Puisque tous les êtres participent à un même ordre rationnel, ils sont fondamentalement liés les uns aux autres. L'individu n'existe pas indépendamment du cosmos ou de la communauté humaine. Il fait partie d'un ensemble plus vaste dont il partage la rationalité. Cette vision encourage le développement d'une attitude de coopération plutôt que de rivalité. Agir conformément à la nature revient alors à contribuer au bien commun et à reconnaître notre appartenance à une communauté universelle.

Cette compréhension du destin permet également de mieux affronter les épreuves de l'existence. Les difficultés, les échecs et les pertes ne sont plus interprétés comme des injustices personnelles ou des accidents absurdes. Ils

apparaissent comme des éléments de l'ordre général du monde. Une telle perspective ne supprime pas la douleur, mais elle lui donne un sens. Elle aide l'individu à intégrer les événements dans une vision plus large de la réalité et à préserver son équilibre intérieur.

Dans les sociétés contemporaines, où l'incertitude et l'imprévisibilité occupent une place importante, cette réflexion conserve une grande pertinence. Beaucoup de souffrances psychologiques proviennent du désir de maîtriser des réalités qui échappent à notre contrôle. La philosophie stoïcienne rappelle que la sérénité ne résulte pas de la domination du monde mais de l'accord entre notre volonté et la nature des choses. Comprendre le destin, ce n'est pas renoncer à agir ; c'est apprendre à agir avec lucidité.

Ainsi, la notion stoïcienne de destin ne doit jamais être confondue avec une fatalité aveugle. Elle désigne l'ordre rationnel du cosmos, ordre auquel l'être humain participe par sa propre raison. En reconnaissant cette nécessité universelle, l'individu ne perd pas sa liberté ; il découvre au contraire la seule liberté qui ne puisse lui être retirée : celle de consentir intelligemment au réel et d'orienter sa volonté conformément à la raison. Le destin apparaît alors non comme une contrainte extérieure, mais comme le cadre même dans lequel peut s'exercer la sagesse.

III. La puissance d'agir : du travail intérieur à l'émancipation collective

3.1. *L'hégémonikon comme centre de gravité : fondement de l'autodétermination*

L'une des contributions les plus originales de la philosophie stoïcienne à la réflexion sur l'émancipation humaine réside dans sa conception de l'hégémonikon, c'est-à-dire la faculté directrice de l'âme. Chez Marc Aurèle, cette notion désigne le principe intérieur qui permet à l'individu de juger, de choisir et d'agir conformément à la raison. Elle constitue le véritable siège de la liberté humaine. Contrairement aux biens matériels, aux positions sociales ou aux circonstances extérieures, l'hégémonikon appartient en propre à chaque individu et ne peut être confisqué par aucune puissance extérieure. Seule une abdication intérieure peut conduire à sa perte.

Cette idée occupe une place centrale dans les Pensées de Marc Aurèle. Tout au long de son œuvre, l'empereur philosophe rappelle que les événements extérieurs ne possèdent aucun pouvoir intrinsèque sur notre liberté. Ce qui détermine véritablement notre conduite est la manière dont nous interprétons ces événements. L'hégémonikon agit ainsi comme un filtre à travers lequel passent les représentations du monde. Il appartient à l'individu de consentir ou non à ces représentations et de décider quelles influences il accepte de laisser gouverner sa vie.

Cette conception possède une portée considérable lorsqu'elle est appliquée aux problématiques contemporaines de l'émancipation individuelle et collective. Les différentes formes de domination politique, économique ou culturelle ne se limitent pas à la contrainte matérielle. Elles cherchent souvent à orienter les représentations, à façonner les imaginaires et à influencer les critères de jugement des individus. La domination devient alors également une domination symbolique. Elle agit sur la manière dont les personnes se perçoivent elles-mêmes, évaluent leurs possibilités et envisagent leur avenir.

Dans ce contexte, l'hégémonikon apparaît comme le lieu fondamental de la résistance. La liberté ne consiste pas seulement à obtenir des droits ou des ressources extérieures ; elle implique également la capacité de conserver un jugement autonome face aux influences qui cherchent à le modeler. Une société peut conquérir son indépendance politique tout en demeurant dépendante de modèles intellectuels ou culturels hérités d'une domination passée. De même, un individu peut disposer d'une liberté juridique complète tout en restant prisonnier de croyances limitantes ou de représentations imposées.

La pensée de Marc Aurèle rappelle ainsi que l'émancipation véritable exige un travail intérieur. Il ne s'agit pas seulement de transformer les structures sociales mais aussi de restaurer la capacité des individus à penser par eux-mêmes. L'autodétermination naît de cette reconquête du centre de gravité intérieur. Elle suppose la faculté de juger

selon ses propres valeurs, de définir ses propres objectifs et d'assumer la responsabilité de ses choix.

Cette réflexion trouve une résonance particulière dans les sociétés africaines contemporaines. Les héritages de la colonisation ont laissé des traces profondes dans les institutions, les économies et les représentations collectives. La décolonisation politique a constitué une étape essentielle, mais elle ne suffit pas à elle seule à produire une pleine autonomie culturelle et intellectuelle. L'hégémonikon stoïcien invite à poursuivre ce processus au niveau de la conscience elle-même. Il rappelle que la liberté collective repose également sur la capacité des individus à retrouver confiance dans leurs propres ressources intellectuelles et morales.

Ainsi, la notion d'hégémonikon offre une contribution précieuse à la philosophie de l'émancipation. Elle montre que la liberté véritable ne réside pas uniquement dans les conditions extérieures de l'existence mais aussi dans la maîtrise du jugement. Cette maîtrise constitue le fondement de toute autodétermination durable et de toute transformation authentique de la société.

3.2. Dépasser la victimisation : la puissance d'agir contre l'identité souffrante

La question de la victimisation historique occupe aujourd'hui une place importante dans les débats philosophiques et politiques. Les sociétés marquées par l'esclavage, la colonisation ou d'autres formes de domination sont confrontées à un défi complexe : comment reconnaître

pleinement les injustices du passé tout en évitant que ces blessures deviennent le seul fondement de l'identité collective ? Cette question est particulièrement importante dans le contexte africain, où la mémoire des violences historiques demeure profondément présente.

Le stoïcisme de Marc Aurèle apporte à cette réflexion une perspective originale. Il ne nie jamais la réalité des souffrances ni l'existence des injustices. Reconnaître les faits constitue même une exigence de la raison. Toutefois, la philosophie stoïcienne refuse que l'individu soit entièrement défini par ce qu'il a subi. Elle affirme qu'entre l'événement et la réponse que nous lui apportons subsiste toujours un espace de liberté.

Cette idée ne signifie pas que toutes les situations seraient équivalentes ou que les responsabilités historiques devraient être oubliées. Elle rappelle simplement qu'une identité fondée exclusivement sur la souffrance risque de devenir un obstacle à l'action. Lorsqu'un individu ou une communauté se définit principalement comme victime, son énergie est souvent orientée vers le passé plutôt que vers la construction de l'avenir. La mémoire devient alors un poids qui limite la capacité de transformation.

Le stoïcisme invite au contraire à transformer la mémoire en ressource. Il ne s'agit pas d'effacer l'histoire mais de l'intégrer de manière à ce qu'elle nourrisse la puissance d'agir plutôt que le ressentiment. Cette distinction est essentielle. Le ressentiment maintient le sujet dans une relation de dépendance à l'égard de ce qui l'a blessé. Son

identité demeure liée à l'événement subi. La puissance d'agir, en revanche, permet de reconnaître la blessure tout en refusant qu'elle détermine entièrement l'avenir.

Cette perspective apparaît clairement dans la pensée de Marc Aurèle. Gouvernant un empire confronté à de multiples crises, il aurait pu se laisser définir par les difficultés de son époque. Pourtant, il choisit constamment de concentrer son attention sur ce qui dépend de lui. Son attitude est résumée par une formule particulièrement significative : « Ce qui ne nuit pas à la ruche ne nuit pas à l'abeille » (MARC AURÈLE, 2024, op.cit., XII, 24, p. 187). Cette citation souligne l'interdépendance entre le bien individuel et le bien collectif. Elle rappelle que l'action personnelle trouve son sens dans sa contribution à l'ensemble de la communauté.

Appliquée aux sociétés contemporaines, cette idée conduit à dépasser l'opposition entre mémoire et avenir. Une communauté peut reconnaître les injustices dont elle a été victime tout en orientant son énergie vers la construction d'institutions plus justes, d'économies plus inclusives et de projets collectifs ambitieux. L'objectif n'est pas d'oublier le passé mais de refuser qu'il constitue l'unique horizon de l'identité.

Cette démarche exige un véritable courage philosophique. Il est souvent plus facile de s'identifier à la souffrance que d'assumer pleinement la responsabilité de l'action. Pourtant, aucune transformation durable ne peut être obtenue sans cette prise de responsabilité. Le stoïcisme rappelle que la liberté ne consiste pas à choisir les circonstances dans

lesquelles nous vivons, mais à choisir la manière dont nous y répondons.

Ainsi, dépasser la victimisation ne signifie pas nier l'histoire. Cela signifie refuser que l'histoire devienne une prison. La philosophie de Marc Aurèle invite à transformer la mémoire de la souffrance en énergie créatrice, capable d'alimenter des projets individuels et collectifs tournés vers l'avenir. Cette transformation constitue l'une des conditions essentielles de toute émancipation authentique.

Conclusion

Au terme de cette étude, il apparaît que le stoïcisme de Marc Aurèle constitue bien davantage qu'une simple doctrine morale héritée de l'Antiquité. Loin d'être une philosophie du retrait ou de la résignation, il se présente comme une véritable éthique de l'émancipation intérieure et de l'action responsable. À travers l'analyse de la discipline du désir, de l'acceptation active du destin et de la puissance d'agir, nous avons mis en évidence la cohérence d'un système de pensée dont l'objectif fondamental est la conquête de la liberté intérieure.

La première conclusion qui s'impose est que le stoïcisme aurélien ne doit pas être interprété comme une philosophie du renoncement. Une lecture superficielle pourrait laisser croire que l'invitation à accepter ce qui dépend du destin conduit à une forme de passivité face aux événements. Or, l'examen attentif des Pensées de Marc Aurèle montre exactement le contraire. La discipline du désir ne vise pas à

diminuer l'engagement humain mais à le rendre plus lucide. L'acceptation du réel n'est pas un abandon de la volonté ; elle constitue la condition même d'une action efficace. De même, la maîtrise des représentations ne conduit pas à l'indifférence mais à une plus grande capacité d'intervenir dans le monde avec discernement. La liberté stoïcienne n'est donc pas une liberté de domination sur les choses ; elle est une liberté de gouvernement de soi. Cette conquête quotidienne de l'autonomie intérieure représente le véritable fondement de la sagesse stoïcienne.

La deuxième conclusion concerne l'actualité de cette philosophie. Bien que formulés dans le contexte de l'Empire romain, les principes développés par Marc Aurèle possèdent une portée universelle qui dépasse largement leur cadre historique d'origine. Les problématiques abordées par le stoïcisme l'incertitude, l'adversité, la responsabilité, la maîtrise de soi et le rapport aux autres demeurent au cœur des préoccupations contemporaines. Cette pertinence apparaît avec une acuité particulière dans les sociétés confrontées à des défis complexes de développement, de gouvernance et d'émancipation collective. En proposant une manière de dépasser les logiques de victimisation sans nier les blessures du passé, le stoïcisme offre un cadre intellectuel capable d'articuler mémoire historique et responsabilité présente. Il invite les individus comme les communautés à ne pas définir leur identité exclusivement à partir des épreuves subies, mais à partir de leur capacité à construire un avenir commun.

Cette réflexion est particulièrement féconde dans le contexte africain contemporain. Les héritages de la colonisation, les inégalités économiques, les fragilités institutionnelles ou encore les défis liés à la mondialisation exigent à la fois une lucidité historique et une capacité d'action tournée vers l'avenir. À cet égard, la philosophie de Marc Aurèle rappelle que les transformations durables ne reposent pas uniquement sur les changements institutionnels ou économiques. Elles exigent également la formation de sujets capables d'assumer leur responsabilité personnelle, de développer leur autonomie intellectuelle et de participer activement à la construction du bien commun. La liberté politique ne peut pleinement s'épanouir sans une culture de la liberté intérieure.

Enfin, la troisième conclusion porte sur l'utilité sociale du stoïcisme. Son intérêt ne réside pas uniquement dans sa valeur théorique mais dans sa capacité à former des individus aptes à affronter les difficultés de l'existence avec courage et intégrité. Dans un monde marqué par l'incertitude, les crises et les transformations rapides, les principes stoïciens apparaissent comme des ressources particulièrement précieuses. Ils permettent de distinguer ce qui dépend de nous de ce qui nous échappe, d'agir sans être paralysé par la peur de l'échec et de maintenir une orientation éthique même dans des contextes défavorables. Cette capacité à demeurer fidèle à ses principes malgré l'adversité constitue sans doute l'une des contributions les plus durables du stoïcisme à la réflexion sur la condition humaine.

Cette perspective est admirablement résumée par Holiday Ryan lorsqu'il affirme que « la vie heureuse est celle qui s'accorde avec sa propre nature » (HOLIDAY Ryan, 2017, *L'Obstacle est le chemin*, trad. S. Roques, Flammarion, Paris, p. 34). Cette formule exprime l'essence même du projet stoïcien. Vivre conformément à sa nature rationnelle et sociale signifie reconnaître sa place dans l'ordre du monde, exercer pleinement sa faculté de jugement et orienter son action vers le bien commun. C'est précisément cette articulation entre autonomie personnelle et responsabilité collective qui confère au stoïcisme aurélien sa profonde actualité.

Les perspectives de recherche ouvertes par cette étude demeurent nombreuses. Une investigation plus approfondie pourrait notamment porter sur les convergences entre le stoïcisme et les traditions éthiques africaines précoloniales, sur l'application des principes stoïciens à la gouvernance publique et au leadership institutionnel, ou encore sur la construction d'un stoïcisme pragmatique adapté aux réalités économiques et sociales des pays en développement. Ces pistes montrent que le stoïcisme n'appartient pas seulement à l'histoire de la philosophie : il demeure une ressource intellectuelle vivante pour penser les défis du présent et contribuer à la construction d'un avenir plus libre, plus juste et plus responsable.

Bibliographie

-ÉPICTÈTE, 1999. *Manuel*, trad. E. Cattin, Gallimard, Paris.

- ÉPICTÈTE**, 2004. *Entretiens*, trad. J. Souilhé, 4 vol., Les Belles Lettres, Paris.
- HADOT Pierre**, 1992. *La Citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*, Fayard, Paris.
- HADOT Pierre**, 1995. *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Gallimard, Paris.
- HADOT Pierre**, 2002. *Exercices spirituels et philosophie antique*, Albin Michel, Paris.
- HOLIDAY Ryan**, 2017. *L'Obstacle est le chemin*, trad. S. Roques, Flammarion, Paris.
- LENOIR Frédéric**, 2024. *Le Rêve de Marc Aurèle*, Flammarion, Paris.
- LOMBARD Jean**, 2024. *L'Éducation de soi dans la philosophie de Marc Aurèle*, L'Harmattan, Paris.
- MARC AURÈLE**, 1992. *Pensées pour moi-même*, trad. M. Meunier, Garnier-Flammarion, Paris.
- MARC AURÈLE**, 2024. *Écrits pour moi-même*, suivi des Lettres à Fronton, introduction et notes par A. Giavatto et R. Muller, J. Vrin, Paris.
- PRADEAU Jean-François**, 2010. *Philosophie antique*, PUF, Paris.